

L'INVASION DES GLACES

A Mme Marie-Louise Mal'oret.

Quand le fier Saint-Laurent se sentit chevauché
Par le premier glaçon, sur ses vagues juché,
Il passa dans ses flots un frisson d'épouvante
Comparable à celui qu'éprouve, sous la tente,
Le cheval du désert, la nuit, alors qu'il sent
La fovee odeur du tigre auprès du campement.

En revoyant encor l'adversaire implacable
Et constamment vainqueur du combat formidable
Que livre chaque hiver le grand fleuve irrité
S'efforçant d'échapper à la captivité,
Les ondes sont saisies d'une ardente colère,
Faites du souvenir de la rancune amère.

Tel un coursier fougueux qu'exaspère son mors
Fait pour s'en affranchir de stériles efforts,
Le Saint-Laurent voyant l'ennemi qui s'approche
Voudrait l'aventurer, le jeter sur la roche,
Ou la pile d'un pont, le briser en morceaux,
Atômes cristallins que dissoudraient ses eaux.

Vain espoir ! le glaçon bondit de vague en vague
Et se joue des fureurs du colosse qu'il nargue ;
Lentement il poursuit sa course vers la mer,
Harassant sans merci ce nouveau Gulliver ;
Toujours insouciant, léger, insubmersible,
Sans cesse il continue sa marche irrésistible.

Mais ce premier glaçon n'était qu'un précurseur
Des hordes ennemies, sinistre avant-coureur
Du fléau redouté par les ondes craintives,
Barbare conquérant qui les rendra captives.
Voici, dans le lointain, s'avançant, rangs pressés,
Tumultueusement, les bataillons serrés.

Le bruit les accompagne et l'effroi les devance,
Le flot qui les conduit les heurte et les balance ;
Sous leurs chocs répétés, l'écume qui jaillit,
S'effraie de leurs assauts et sourdement gémit ;
Bientôt l'invasion des cohortes de glace
A maîtrisé le fleuve et conquis sa surface.

Et pourtant il lutta notre beau Saint-Laurent
Avant de se résoudre à l'emprisonnement,
Mais ses eaux oppressées par les lourds blocs informes,
Voient leur cours obstrué par ces masses énormes ;
Lentement, lentement, se poursuit l'agonie
Qui dérobe au grand fleuve un lambeau de sa vie.

Il repose aujourd'hui comme un grand corps inerte
Un froid suaire blanc recouvrant l'onde verte,
Et le Géant du Nord, du Canada l'orqueuil,
Vaincu puis enchaîné, git au fond d'un cercueil ;
Mais vienne le Printemps pour briser ses entraves,
Les glaçons, ses vainqueurs, deviendront ses esclaves.

S. Durantel

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

LA LÉGENDE DU TROU DES FÉES

—Mais, père François, voyons, franchement là : vous ne me ferez pas croire que votre vieux cœur, quand il avait vingt ans, n'a pas un peu... comment dirais-je ?... un peu couru la prétentaine, quand quelque belle fille robuste et accorte se trouvait, par hasard, sur votre chemin ?

—Peut-être bien que oui, répondit le vieux François. Il y avait la Louise Jeancoton, une belle personne, nom d'un nom.

—Et gazeons que vous l'avez aimée, cette Louise ? reprit son interlocuteur.

—Je n'ai pas dit ça, marmotta le vieux misanthrope. Mais p't'être que sans cette satanée...

Il s'arrêta court, avec quelque chose dans les yeux d'halluciné, et, ramassant son bâton noueux, il se leva. Et je le vis s'éloigner lentement.

Pendant que ce petit dialogue s'échangeait entre le vieux radoteur et le Pit Fontaine, assis tous deux derrière la cabane du père Joseph, le hasard m'avait amené sur le côté opposé de la vieille mesure.

Errant à l'aventure à travers les broussailles à la recherche de quelque gibier imaginaire, après ce que je venais d'entendre toute idée de carnage m'avait abandonné.

Malgré moi, et sans que je pusse réagir contre cette idée obsédante, le souvenir d'une vieille légende que j'avais entendu raconter jadis me revenait à la mémoire. Et tout le long du chemin, en retournant à ma demeure, toute la nuit dans mes rêves, cette légende me hanta tellement, que je décidai de l'écrire un jour.

Et, si vous le voulez bien, ami lecteur, malgré ma phrase chancelante et boiteuse, je vais essayer de vous raconter aujourd'hui, en évoquant mes souvenirs d'enfant, les événements mystérieux qui ont créé la légende en question.

* *

Quand le voyageur quitte Montréal, par la ligne du Grand-Tronc, se dirigeant vers l'Est, à une vingtaine de milles de la grande métropole, après avoir dépassé Belœil, orné de blancs cottages ; quand il a franchi le pont qui relie les deux rives du Richelieu, il entre dans un vrai nid de verdure. C'est Saint-Hilaire !... endroit bien connu des touristes pour ses ombrages fleuris, sa montagne gigantesque, son lac enchâssé dans les rochers comme un diamant dans son chaton de riche métal.

L'étranger qui voit pour la première fois ce pays enchanteur, s'arrête étonné de la poésie qui se dégage de tout ce qui l'entoure.

Ce vieux château seigneurial, dernier vestige d'un passé disparu ; ces deux coquets villages qui, d'un côté, se déploient à l'ombre de la montagne, et de l'autre mirent leurs clochers dans les eaux limpides de la rivière : ces riants maisonnettes disséminées çà et là, tout cela le charme et le fascine.

Et cependant, il n'a vu Saint-Hilaire qu'à la surface.



LE TROU DES FÉES A L'ÉPOQUE ACTUELLE

Il ne connaît rien de ses charmes cachés. Il ne s'est jamais mêlé à sa population montagnarde, population vaillante et hospitalière, ayant un caractère particulier, des mœurs et des usages pour elle seule.

Il ne s'est jamais aventuré dans les coupes profondes de la montagne, dans ses grottes cavernueuses dont l'une, la plus importante, porte le nom de *Trou des Fées*.

C'est en vous transportant au milieu de cette population, chers lecteurs, c'est en vous conduisant à travers les sentiers rocailleux de la montagne, que je vais essayer de vous faire connaître la légende que j'ai apprise bien jeune et que j'avais oubliée, quand les paroles du père François, entendues par hasard, sont venues secouer la poussière qui recouvrait ces vieux souvenirs.

Sur le côté sud-ouest de la montagne, à peu près à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, entre deux caps qui avancent sur le vide, se trouve située la demeure des fées qui hantaient jadis les environs. Trois roches immenses, dont l'une placée en clef de voûte, en forment l'entrée. Longtemps les gens ont considéré cet endroit comme inaccessible : et aujourd'hui encore, malgré qu'à l'aide d'échelles et de cordes, une expédition, conduite par l'abbé Choquette, je crois, soit parvenue à atteindre la fameuse grotte ; que l'an dernier, deux de mes amis, les MM. Leduc,

l'aient explorée, la majorité des paysans ne veulent pas admettre la chose et ont à cœur de conserver religieusement leur vieille tradition.

Suivant la croyance populaire, trois fées habitaient ces rochers, et, ainsi que les Parques antiques, chacune d'elles avait des fonctions particulières. Là s'arrête l'analogie, car, au contraire des filles de l'Erèbe et de la Nuit, elles ne flaient ni ne donnaient le coup de ciseaux fatal. Elles se contentaient de distribuer des dons merveilleux à ceux qui écoutaient leurs sages avis et de punir les ingrats ou les imprudents qui leurs avaient désobéi.

A ces derniers, elles prodiguaient leur influence néfaste, les condamnaient à vivre dans la plus affreuse misère. Elles les accablaient d'infirmités les plus repoussantes, et puis, quand cela ne suffisait pas à apaiser leurs courroux, elles les attiraient dans la montagne, leur faisant perdre leur route. Quand la nuit était venue, elles s'emparaient d'eux et les précipitaient au fond de leur sombre demeure, où ils agonisaient dans les ténèbres et l'épouvante, sous les yeux de la fée malfaisante au regard sinistre.

Cette fée, dispensatrice de tous les maux de l'humanité, ne sortait de son trou que quand ses sœurs l'appelaient pour jeter un mauvais sort à quelqu'un.

Les deux autres, au contraire, erraient dans la plaine, pénétraient sous les toits sous forme de souris ou d'oiseaux. Elles accordaient des dons aux enfants dont les jeunes mères avaient mérité leur bienveillance. Elles s'intéressaient à la jeune fille rêveuse, qui sent pour la première fois s'éveiller en elle les troubles de l'amour, au jeune homme soupirant vers sa belle, à l'épouse malheureuse, au mari que sa femme querellait.

A tous, elles distribuaient des dons, donnaient des avertissements salutaires : malheur à ceux qui ne savaient pas leur plaisir !... car la fée méchante était toujours à leur disposition.

Parfois, elles se faisaient mendiante pour sonder les cœurs, et à la porte de ceux qui ne donnaient pas, elles traçaient un signe fatal. Les habitants devaient fuir au plus vite ce lieu maudit où la fée méchante ne devait pas tarder à passer.

A ceux qui toujours savaient se concilier l'amitié de ces fées était réservé tout ce qui fait le bonheur ici-bas. Car l'une d'elles, par le seul pouvoir de son toucher, donnait la beauté, la santé, la grâce de séduction. L'autre, par la puissance magique d'une fleur piquée dans sa chevelure soyeuse ou de son souffle parfumé, donnait le succès, et les richesses avec le don plus précieux du bonheur parfait.

Mais invariablement, elles mettaient une condition à l'efficacité de ces dons, et une punition si cette condition n'était pas remplie.

Les gens d'alors, ignorants et superstitieux pour la plupart, voyaient la main des fées partout : l'entrée d'un oiseau par la porte ouverte ; l'arrêt soudain du tic-tac régulier d'une horloge ; le vent ouvrant une fenêtre avec fracas pendant la nuit : tout cela annonçait la présence de quelque puissance occulte.

L'on se bourrait la cervelle des idées les plus biscornues.

Les moindres accidents journaliers revêtaient la forme d'événements importants influant sur la destinée : on vivait dans l'inquiétude et le malaise.

Seuls, quelques malins ne croyant nullement au merveilleux, mais se gardant bien de combattre la superstition qu'ils exploitaient habilement, dormaient sur les deux oreilles comme les bons bourgeois d'aujourd'hui.

* *

Vers l'an 1850, au plus fort de cette époque superstitieuse, près d'un chemin rocheux allant mourir sur le flanc de la montagne, dans une maisonnette assez proprette, vivait une brave famille de bûcherons.

Le père, Joseph Jeancoton, que les gens appelaient Jos la blague, parce qu'il aimait à rire, et aussi parce qu'il se permettait quelquefois d'inventer d'offensives petites farces, était sans contredit le meilleur des hommes. Il avait épousé la Luce Carignan, une bonne grosse paysanne qui lui avait donné sa Louise, son orgueil.